

Center for the Study of the Imaginary

*NATION AND NATIONAL IDEOLOGY
PAST, PRESENT AND PROSPECTS*

Proceedings

of the International Symposium
held at the New Europe College, Bucharest
April 6-7, 2001

New Europe College

This volume was published thanks to the financial support
offered by



Copyright © 2002 – The Center for the History of the Imaginary
and New Europe College

ISBN 973-98624-9-7

Une nouvelle identité pour une nouvelle Afrique Noire

SIMONA CORLAN-IOAN

La présente étude propose une analyse des éléments par lesquels s'articulent les nouvelles constructions identitaires pour l'Afrique noire. Dans le cas de l'espace sud-saharien, on se trouve devant une mise en œuvre extrême, artificielle, du concept européen de nation qui reflète non seulement une crise du national et de ses paradigmes, mais aussi une crise de l'éthnicité et du tribalisme. Au XIX^e siècle, les grandes puissances européennes ont tracé des frontières à l'intérieur de l'Afrique, le crayon sur la carte, sans respecter, le plus souvent, les frontières précédentes ni les traditions des indigènes. Après la décolonisation, il résulta une constellation d'États nationaux, privée d'un vrai fondement d'existence. Les réalités tribales subsistaient sous les structures qui couvraient l'ensemble et l'homogénéisation de cette mosaïque s'avérera difficile à accomplir¹. Cette réalité a été bien traduite par Léopold Sédar Senghor en 1966 :

« En Afrique Occidentale, la Patrie, c'est le pays malinké, le pays sonrhail, le mossi, le baoulé, le fon. La Nation, si elle rassemble les patries, c'est pour les transcender. Elle n'est pas, comme la Patrie, déterminations naturelles, donc expression du milieu, mais volonté de construction, mieux :

¹ Lucian Boia, *Două secole de mitologie națională (Deux siècles de mythologie nationale)*, Humanitas, Bucarest, 1999, p. 86.

de reconstruction. Mais, pour qu'elle atteigne son objet, la Nation doit animer de sa foi, par-delà les patries, tous les membres, tous les individus². »

Entre 1945-1965, période d'intense créativité et de construction idéologique, on essaya de trouver des réponses aux problèmes que la proclamation de l'indépendance de ces États aurait pu engendrer. Pour le mouvement au-delà des limites du continent, Paris sera l'un des centres coagulants d'une importante élite qui comprenait des intellectuels et des artistes noirs américains, des jeunes européens venus sur le continent pour faire des études universitaires, des professeurs et beaucoup d'immigrants. Après 1946, des parlementaires de toutes les colonies africaines vont aussi s'installer dans la capitale de la France, d'où l'entrelacement des discours intellectuel et politique dans les constructions identitaires qui allaient répondre aux futures réalités. Dans ce contexte s'est constituée, autour du sénégalais Alioume Diop, *La Société Africaine de Culture* qui va éditer la revue *Présence Africaine*, important moyen de promotion des valeurs de la culture noire, réunissant jusqu'à présent dans ses pages (autant que les éditions au même nom) des chercheurs blancs et noirs du monde entier. On va y promouvoir dès les premiers numéros les idéaux panafricains bien délimités de ceux du pannégrisme³. Les idéaux nationaux sont vivement soutenus à côté des idées d'une unité du continent africain. L'exemple choisi cette fois-ci ne vient pas de l'Europe, mais de l'Afrique noire. Au Congo belge, au cours des années des préparatifs pour l'indépendance, on parlait d'une société

² Apud. Elikia M'Bokolo, *Afrique Noire. Histoire et Civilisation*, tome II, Paris, 1992, p. 488.

³ Le panafricanisme va insister sur l'idée de l'unité des valeurs sur tout le continent africain tandis que le pannégrisme va insister sur la solidarité de race.

nationale qui allait se constituer sur les fondements de l'ancienne société des clans. La nouvelle construction allait exprimer la synthèse du caractère et du tempérament africain avec ceux de la civilisation occidentale. En d'autres mots : une nation congolaise formée d'Africains et d'Européens, tous des citoyens congolais. L'une des voix les plus entendues de ce mouvement national intellectuel fut celle de Patrice Lumumba⁴.

Les solutions nationales et celles panafricaines regardant l'avenir des États indépendants se retrouvent également dans les programmes des partis politiques⁵. Par exemple, le parti *Tanganyika Africa National Union* (1954) soutient par son programme l'idée de l'unification d'une population très diverse, en s'appuyant sur le critère géographique et au-delà de tout clivage régional ou ethnique. Dans l'État national, le pouvoir allait être détenu par les Noirs, mais les autres races allaient jouir du statut de citoyens à pleins droits. Dans la constitution de cette nation de toutes les races on invoque comme légitimation le critère historique, aussi bien que celui géographique. Ainsi, l'empire swahili du XIX^e siècle devient le fondement de l'État national indépendant et la langue swahili, la langue commune de tous ses citoyens. « La carte » du national, mais aussi de l'éthnicité, sera jouée au Congo belge par le parti ABAKO, fondé en 1950. Son « histoire » a commencé comme une « lutte » pour la promotion de la langue *kongo*, considérée comme menacée par la langue *lingala*, la langue du commerce fluvial. Les références historiques n'ont pas tardé à apparaître et on faisait de plus en plus souvent référence à l'ancien royaume du Congo, un âge d'or de cet espace, dont

⁴ L'orientation idéologique de Patrice Lumumba allait changer après 1958, lorsqu'il a participé à Acca à *All-African People's Conference*, inclinant au radicalisme politique et au panafricanisme.

⁵ Pour plus de détails regardant les mouvements politiques nationaux et panafricains: Elikia M'Bokolo, *op. cit.*, p. 458-483.

la splendeur culturelle, l'unité administrative et la cohésion sociale devaient renaître. Pendant cette période de recherches identitaires, ABAKO a été un cas intéressant, n'étant pas un produit de référence ethnique, mais produisant cette référence. Les références ethniques sont présentes dans beaucoup de programmes des partis politiques et dans le discours intellectuel, et, d'une certaine manière, le colonialisme en est responsable, contribuant directement et indirectement à l'émergence de ces références. Les découpages des territoires, la réaction contre la mondialisation, la recherche de nouveaux repères expliquent les tentatives de se replier sur les éléments ethniques saisissables dans les discours politiques et intellectuels promus dans la première moitié du XX^e siècle.

Les programmes *Parti du Regroupement Africain*, *Parti de la Fédération Africaine*, *Panafrican Freedom Movement* ou *Rassemblement Démocratique Africain* peuvent représenter des exemples du processus d'articulation sur le plan politique des idéaux de l'unité du continent. Mais le programme du parti *Rassemblement Démocratique Africain* a un élément de spécificité. La vocation panafricaine est nettement affirmée dès la circulaire émise par *Le Comité de Coordination du R. D. A.*, le 26 février 1947 :

« Le Rassemblement n'est, ne peut être la section d'aucun parti métropolitain. C'est une organisation africaine, adaptée aux conditions africaines, dirigée par des Africains, au service de l'Afrique Noire⁶. »

En fait, le parti va promouvoir l'unité africaine seulement dans la lignée française, les dialogues avec les homologues des colonies britanniques ou belges étant presque inexistantes.

⁶ *Ibid.*, p. 476.

Après l'accession à l'indépendance, quelques uns des projets envisagés dans les années qui l'ont précédée ont vu le jour grâce à des regroupements sur des critères ethniques, nationaux ou géographiques⁷. Mais les formules proposées se sont heurtées à toutes sortes de problèmes au cours du processus d'édification : la recherche de symboles nationaux, des noms pour les États ou les fédérations et des formules pour légitimer le pouvoir, le changement de l'opposition de la population envers l'autorité et l'administration (opposition qui avait été dirigée auparavant contre les maîtres coloniaux) en une attitude positive, constructive. Beaucoup de formules concrétisées du point de vue politique ont échoué⁸, beaucoup de ceux qui avaient été les partisans des régimes constitutionnels et démocratiques allaient opter par la suite pour le monopartidisme considéré maintes fois comme unique formule viable dans la gestion et le maintien de la cohésion. Plusieurs voix se sont vite fait entendre (les *afro-pessimistes*), essayant d'expliquer ces échecs par un néocolonialisme, qui se fonderait sur le soutien de l'émiettement des anciens territoires coloniaux en États non-viables du point de vue économique, incapables de se développer individuellement, et qui seront obligés de faire appel aux anciennes puissances coloniales qui leur assureraient une stabilité économique et la sécurité. Les

⁷ L'unification des deux Somalies, l'union de Tanganyika et de Zanzibar sur « les fondements » de l'empire swahili au XIX^e siècle, l'union des deux Camérout (Etat qui avait compris non seulement des populations sur le principe des origines communes, mais aussi celles qui ont vécu sur ce territoire dans la période coloniale), *Fédération du Mali*, *Communauté des États Africains Indépendants* et les exemples pourraient continuer.

⁸ Guédel Ndiaye dans l'ouvrage *L'Échec de la Fédération du Mali*, Dakar, Abidjan, Lomé, 1980, essaie d'expliquer pourquoi la fédération a été un échec, malgré les affinités historiques sénégalosoudanaises.

problèmes identitaires se sont perpétués après la proclamation de l'indépendance dans l'Afrique sud-saharienne et se sont transformés les dernières années dans des problèmes exigeant des solutions rapides, dans des thèmes de recherche qui réunissent, dans des centres spécialisés du monde entier, des chercheurs de toutes les races et les ethnies.

La reconstruction identitaire dans l'Afrique noire est plurielle autant dans ses sources que dans ses ambitions. Une déconstruction des discours identitaires (panafricains, nationaux ou ethniques, produits soit par des intellectuels du continent ou de la diaspora, impliqués ou non politiquement, soit par les programmes des partis politiques) peut être réalisée à l'aide de diverses méthodes. « La clé » de lecture de ces discours, proposée par notre étude, est celle de l'imaginaire. Les méthodes utilisées sont spécifiques aux mentalités et à l'imaginaire, et relèvent du comparatisme, de l'herméneutique et de la sémiotique. Une reconstruction basée sur les faits, événementielle, de l'histoire de chaque partie de l'Afrique noire est très importante à ce point, tout comme la compréhension de diverses modalités d'imaginer, de croire, de reconstruire dans ce monde qui se considère comme étant devant un nouveau commencement, nécessitant de nouveaux repères, de nouvelles « croyances »⁹ politiques, de nouvelles valeurs et symboles. Chacun des éléments qui entrent dans les compositions identitaires africaines – le physique, l'espace, le système de valeurs, les techniques d'expression, une certaine

⁹ Le concept a été pris de l'ouvrage de Gustave Le Bon, *Les opinions et les croyances*, Bucarest, 1995. L'auteur justifie l'option pour ce concept montrant que les croyances politiques aussi bien que celles religieuses ont des fondements psychologiques identiques, naissent et se propagent de la même manière, celle de l'apostolat, par la conversion de la communauté à la nouvelle croyance.

conception sur les institutions, l'histoire¹⁰ –, considérés comme définitoires pour l'Afrique d'avant la colonisation et qui doivent être réinvestis, valent des analyses détaillées. Dans la présente étude, nous insisterons seulement sur le rôle joué par l'histoire dans le processus de redéfinition.

La nouvelle identité exigeait comme fondement un ensemble de mythes¹¹. On invoqua alors l'histoire afin de soutenir la nouvelle création identitaire. Certainement, on peut justifier beaucoup de choses par l'histoire, mais, dans ce cas, le recours à l'histoire doit être également envisagé comme un impératif rendant visible un complexe né il y a longtemps, des accusations des européens que ce continent serait privé d'histoire par le seul fait qu'il ne dispose pas de documents écrits. Dans ce cas, une investigation de l'histoire des divers états nationaux n'a pas été réduite uniquement à une série de questions visant des paliers politiques, économiques, sociaux ou culturels, mais elle a suscité une série de controverses, devenues de plus en plus violentes, et de vives manifestations autour du concept de l'autochtone ou partant d'arguments par lesquels on soutenait les concepts d'*identité* ou de *citoyen*. Ceux qui se sont proposé de construire une identité pour les États nationaux cherchent des éléments qui pourraient établir une continuité des structures historiques anciennes. Ainsi, l'histoire de l'État fédéral du Mali (Fédération du Mali), constitué en 1959, allait se confondre à celle de l'empire dont il avait

¹⁰ Ce sont les composants de l'identité collective analysés comme en interaction dans l'étude du professeur Milebamane Mia-Musunda, « Le viol de l'identité négro-africaine », in *Présence africaine*, 98/1976, p. 9-10.

¹¹ J'utiliserai au parcours de cet exposé le concept de *mythe fondateur* qui me paraît, dans ce contexte, préférable à celui de *mythe des origines*, aux plus larges significations.

pris le nom et qui, au XIV^e siècle, au temps du souverain Moussa, avait atteint son apogée politique et culturel¹².

Modibo Keita, s'adressant aux députés soudanais, en 1960, disait :

« Vous venez de donner naissance à une Nation, la Fédération du Mali. Vous venez de ressusciter le Mali des XII^e et XV^e siècles, témoignage de la puissance d'organisation de l'homme noir ¹³ ».

Le choix du nom du nouvel État est également éloquent pour la tentative de fondement historique. Les dirigeants politiques se sont justifiés à l'époque en affirmant que, porteur de ce nom, le nouvel État rappellera toujours au monde le passé glorieux d'un authentique empire noir dont la gloire avait dépassé les frontières du monde africain¹⁴. Les deux leaders politiques des deux États entrés dans la fédération, le Soudan et le Sénégal, Modibo Keita et Léopold Sédar Senghor, invoquaient dans leurs discours non seulement le critère historique mais encore celui linguistique. Les divers dialectes parlés dans cet espace auraient un rapport les uns avec les autres, pouvant être classés dans deux groupes linguistiques : sénégalo-guinéen et nigéro-sénégalais. En plus, les intellectuels sénégalais et soudanais sont francophones, ce qui assurerait un lien incontestable. Le critère historique dans la construction identitaire malienne restera très important, dépassant de

¹² Au XV^e siècle on prétendait que l'empire du Mali comprenait le Sénégal, la Gambie, la Mauritanie du Sud, une grande partie du Soudan, la Guinée inférieure, avec des enclaves dans la Côte-d'Ivoire, dans la zone du Niger et la Haute-Volta. Mais on doit préciser que l'historiographie actuelle n'est pas capable de rendre avec exactitude les frontières de l'empire dans sa période de gloire.

¹³ *Apud*. Guédel Ndiaye, *CŒuvre citée*, p. 13.

¹⁴ *Ibidem*.

beaucoup les années d'effervescence qui ont suivi l'obtention de l'indépendance. L'empire du Mali, considéré l'ancêtre de l'actuel État, est présenté par Guimbala Diakite, dans son ouvrage *Du Felou au lac Debo. Un peuple, une nation : le Mali* (1990), comme un territoire bien organisé du point de vue administratif, ayant une cohésion ethnique et représentant une civilisation évoluée et originale. La prémisse de la démonstration, aussi bien que sa conclusion sont faciles à deviner :

« C'est de cette unité populaire qu'est issu le Mali moderne : un peuple, un But, une foi¹⁵. »

La Côte-d'Or, au début colonie portugaise, ensuite britannique, indépendante depuis 1957, sous le nom de Ghana, se revendique de l'empire au même nom fondé au XI^e siècle. Le cas du Nigeria est également intéressant, car on y trouve trois grands groupes linguistiques concentrés au nord, à l'est et à l'ouest, mais on y parle plus de 200 langues des diverses tribus. Les historiens ont construit pour ce pays, avec beaucoup d'habileté, un passé capable de soutenir l'unité nationale actuelle. Cette histoire s'est articulée afin d'infirmer les points de vue des anciens maîtres coloniaux britanniques selon lesquels le Nigeria serait plutôt une construction. Ce qui est considéré représentatif pour l'articulation de l'idée de nation et de conscience nationale dans le cas de l'Afrique noire est synthétisé par Mamadou Dia :

« La référence commune aux mêmes sources historiques, l'appartenance à la même aire de civilisation traditionnelle,

¹⁵ Guimbala Diakite, *Du Felou au lac Debo. Un peuple, une nation : le Mali*, Publisud, 1990, p. 15.

n'est-ce pas là des éléments de rapprochement qui, sans supprimer la diversité de tempéraments, de psychologies territoriales et de techniques d'organisation, finissent par faire prévaloir l'idée d'une conscience nationale commune ?¹⁶ »

Après la déclaration d'indépendance des États africains, la première génération d'intellectuels ayant étudié en Europe pose le problème de la construction d'une nouvelle identité pour toute l'Afrique. Et de nouveau, c'est l'histoire qui est invoquée pour soutenir l'édifice. L'idée d'une nouvelle identité pour toute l'Afrique noire sera promue comme programme par trois écoles : *Dakar (Sénégal)*, *Ibadan (Nigeria)* et *Dar es Salam (Tanzanie)*. L'argument invoqué le plus souvent par les représentants de ces écoles est celui d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire qui pourrait redonner à la réalité africaine sa cohérence perdue, dans une logique du fragmentaire. Selon cette formule historiographique, seule mission l'historien serait de sélectionner les événements mémorables, d'identifier les lieux de mémoire et les formes de manifestation de l'identité collective. Les concepts de tribu, ethnique, ethnicité, État-nation sont abandonnés sous le prétexte d'avoir été utilisés par « l'historiographie impérialiste » afin de démontrer que pendant la période coloniale a eu lieu un processus d'intégration des diverses sous-régions de l'Afrique dans les formules politiques, sociales et institutionnelles proposées par les Européens. On a reproché à ceux qui écrivaient une histoire en interdépendance avec celle européenne qu'ils imposeraient aux sociétés postcoloniales de s'inscrire dans un passé emprunté, où leur propre mémoire n'a pas de place et qu'ils assimileraient des formules

¹⁶ Mamadou Dia, *Nations africaines et solidarité mondiale*, Paris, PUF, 1960, p. 180.

méthodologiques des historiographies de l'Europe occidentale inapplicables au cas africain¹⁷.

Cheik Anta Diop (1923-1986) est le plus important nom auquel sont liés les efforts de définition d'une identité africaine collective. Il a proposé la vision panafricaine, où l'historicité sert de point de départ pour l'argumentation. Une analyse de la thématique abordée dans ses principales études nous conduit à la compréhension des éléments constitutifs de cette nouvelle construction identitaire. Dans son ouvrage *Antériorité des civilisations nègres* (1967), Diop soutenait, s'appuyant sur des arguments archéologiques que le premier homme sur la terre aurait été un Noir et que toute l'évolution de l'homme doit être liée à cette évidence. Dans *L'Unité Culturelle de l'Afrique Noire* (1959), en traçant les contours culturels du monde blanc et de celui noir, il affirme que le système du matriarcat a été sans doute une création africaine. *Nations nègres et culture* (1955), son ouvrage le plus cité, est un plaidoyer des origines négro-africaines de la civilisation égyptienne. Il allait ajouter à cette théorie d'autres arguments dans le volume *Parenté génétique en l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines* (1977). Avec *L'Afrique noire précoloniale* (1960), Cheik Anta Diop a voulu établir une relation entre l'Égypte antique et les royaumes africains ruinés par la colonisation. On trouve ici l'idée de l'existence de fondements économiques et culturels d'un État fédéral en Afrique noire. Cheik Anta Diop établit par ses théories la primordialité de la civilisation africaine dans le monde, une civilisation dont la régénération devrait forcément passer par la consolidation d'un « État fédéral africain ».

¹⁷ Catherine Coquery-Vidrovitch, « Présence africaine: History and Historians of Africa » in V.Y. Mudimbe (ed.), *The Surreptitious Speech. Présence Africaine and the Politics of Otherness, 1947-1987*, Chicago, the University of Chicago Press, 1992, p. 59-94.

Toute l'œuvre de Cheikh Anta Diop est manifestement construite dans la perspective d'une nouvelle analyse du passé du continent et il ne se laisse pas décontenancé par l'absence de sources africaines. Selon ses thèses, l'Égypte des pharaons, la Phénicie, la Carthage, l'Arabie ancienne ont toutes été noires. Le judaïsme, le christianisme, l'islam seraient implicitement, d'après cette théorie, d'origine noire. Et, en poursuivant la généralisation, la conclusion serait tout aussi tranchante que difficile à accepter : ce sont les Noirs qui ont créé la civilisation. Ils sont les premiers à avoir inventé les mathématiques, l'astronomie, le calendrier, les sciences en général, les arts, la religion, l'agriculture, l'organisation sociale, la médecine, l'écriture, les techniques, l'architecture... Et, en affirmant cela, Cheikh Anta Diop considère qu'il agit dans le respect strict de la vérité que personne, à présent, ne pourrait nier avec des arguments valables¹⁸.

L'insistance sur une homogénéité culturelle témoignée par l'histoire fait que le moment colonial devient une parenthèse insignifiante dans le cheminement continu d'action politique et culturelle. C'est ainsi que s'imposait une délimitation déclarée de l'historiographie européenne. Pour la justifier, on invoqua le manque de respect envers les réalités africaines et la mise en ombre des valeurs véritables de la civilisation de l'Afrique noire. On a poussé les exagérations nationalistes, en tant que réactions aux interprétations européennes du passé de l'Afrique, jusqu'au refus d'aborder l'histoire de l'Afrique noire dans la perspective de ses contacts avec l'Europe. La période coloniale allait être perçue comme un temps où la civilisation africaine a été menacée en permanence, sans la moindre influence réciproque, une parenthèse entre un passé éblouissant et un présent qui devrait être à la mesure du premier.

¹⁸ C.A. Diop, *Nations nègres et culture*, Paris, 1954, p. 27.

L'accent mis sur un passé commun à tout le continent africain implique également une construction géographique unitaire. C'est ainsi que naissait la théorie selon laquelle l'Afrique a toujours été une unité, la délimitation entre l'Afrique du Nord et l'Afrique du Sud n'ayant d'autres justifications que celles des anciennes représentations venant de l'espace européen – une Afrique sectionnée par le désert du Sahara, considéré jusqu'au milieu du XIX^e siècle comme infranchissable. Ni la distinction réalisée en fonction de la couleur de la peau des habitants, l'Afrique blanche et l'Afrique noire, n'a eu un sort meilleur, cette fois-ci la contestation se fonde sur l'injustice de la délimitation selon des principes raciaux. Les délimitations qui respectent le principe religieux, naturel (l'Afrique des savanes, l'Afrique des forêts, l'Afrique du désert) ou ethnique (l'Afrique des diverses tribus) ont été à leur tour vivement contestées. Pour remplacer les anciennes distinctions, Cheikh Anta Diop (idée reprise par Boubacar Barry¹⁹ aussi) a proposé la théorie des espaces historiques homogènes (ou des régions historiques homogènes) qui devraient être « réassemblés » telles les pièces d'une mosaïque.

On ne peut pas analyser le discours de Cheik Anta Diop en ignorant son orientation politique. On doit mentionner tout d'abord le fait que ses théories ont été formulées en 1955 et nuancées en 1960 et 1970, étant donc imprégnées, dans une première phase, par l'esprit de la lutte pour l'indépendance et pour la culture et la civilisation africaine. Cheik Anta Diop a écrit en français, malgré le fait qu'il rejetât par ses travaux toute influence des colonisateurs sur la culture africaine, mais son choix devient compréhensible si on suit son argumentation. Il écrivait pour les Africains aliénés, mais aussi pour les

¹⁹ Pour les détails, voir Boubacar Barry, *Le Royaume du Waalo. Le Sénégal avant la conquête*, Karthala, Paris, 1985.

spécialistes. Pour ses lecteurs non-spécialistes, il prétend avoir simplifié et désacralisé la science, tandis que pour les scientifiques il a apporté des arguments conduisant à la refaite des arguments sur lesquels ils avaient fondé de fausses théories. La conviction que son discours est scientifique l'a fait accepter des confrontations auxquelles il a été provoqué par les revues scientifiques²⁰. A cause des aspirations identitaires qu'elles sont capables de mobiliser, beaucoup de ceux qui écrivent ou enseignent l'histoire avaient été séduits par les idées de C. A. Diop et, ils ont assimilé et politisé son discours en dépassant l'original, sans l'analyser de tous les points de vue. Cette assimilation d'idées exprime au mieux le besoin de refondement, lui aussi radical, et, utilisant une expression que C. A. Diop avait lancée et qui est toujours en vogue, le besoin d'une *Renaissance africaine*²¹.

A l'heure où Cheikh Anta Diop écrivait sur l'unité des Noirs de l'Afrique, dans le contexte de la restauration d'une conscience historique africaine, une unité dont les fondements historiques n'excluaient pas les minorités raciales du continent (y compris la minorité blanche), on publiait un autre ouvrage qui allait marquer le mouvement pour l'unité de l'Afrique noire. Il s'agit du livre de Kwame Nkrumah, *Africa Must Unite* (London, Heinemann, 1963)²². Jusqu'à sa publication, le panafricanisme pouvait être défini comme un mouvement pour l'unité de la race noire sur des fondements historiques, mais avec ce livre le thème de l'unité a été étendu au-delà de ces

²⁰ Une analyse détaillée du discours et des théories de C.A. Diop, in F.X. Fauvelle, *L'Afrique de Cheikh Anta Diop. Histoire et idéologie*, Karthala, Paris, 1996.

²¹ Les travaux de Cheikh Anta Diop ont fait l'objet de plusieurs analyses. L'une des plus pertinentes est le livre de François-Xavier Fauvelle, *L'Afrique de Cheikh Anta Diop*, Paris, Karthala, 1996.

²² La traduction française *L'Afrique doit s'unir*, Paris, Payot, 1964.

deux critères. Le projet devait comprendre la population du continent entier, victime du colonialisme, et il allait bientôt être investi politiquement. L'unité était ainsi envisagée pour l'Afrique arabo-berbère aussi, pour toutes les races, les religions et les cultures, le seul critère de cohérence étant le passé colonial commun. La formule politique proposée par Nkrumah, ayant comme modèle les États-Unis d'Amérique, était celle d'une fédération d'États et d'un gouvernement continental capable de redonner au continent sa grandeur d'autrefois. Cheikh Anta Diop avait aussi parlé de l'État fédéral de l'Afrique, mais il avait essayé d'établir des correspondances multiples entre l'histoire et la géographie du continent et la future construction fédérale. Dans le cas du projet proposé par Nkrumah les arguments de l'unité sont principalement politiques et économiques²³.

Aujourd'hui, les idées de C. A. Diop sont en vogue parmi les chercheurs (et les jeunes africains en général) en Afrique, en Europe et en Amérique. Elles ont leur propre vie et plus d'une fois elles sont invoquées sans que personne se souvienne de celui qui les a promues. Les points de vue qui avaient soutenu, dans les années suivant à la décolonisation, la nécessité de l'élaboration d'une nouvelle identité pour tout l'espace africain font, à partir des années '80, partie de la construction afrocentriste²⁴.

²³ Une comparaison entre le projet d'unité proposé par Cheikh Anta Diop et celui proposé par Kwame Nkrumah, in Robert Mpondo, « Kwame Nkrumah – Cheikh Anta Diop : deux hommes, deux États » *Afrique 2000*, 18/1994.

²⁴ L'ouvrage le plus récent publié dans l'espace français et qui analyse diverses études écrites dans une perspective afrocentriste est *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, (dir.) F.X. Fauvelle, J.P. Chrétien, C.H. Perrot, Paris, Karthala, 2000.

« Le premier homme est né en Afrique.

Eve a été noire.

La première civilisation du monde a été d'origine africaine.

La civilisation égyptienne a été une création des Noirs.

Les langues africaines ont une souche commune dans la langue égyptienne.

Les Africains ont découvert l'Amérique bien avant Colomb.

La période coloniale ne fut qu'une parenthèse dans l'histoire du continent qui doit être oubliée ».

Ce sont des problèmes qui, dans les centres de recherche sur l'histoire de l'Afrique du continent, de l'Europe et de l'Amérique, opposent les chercheurs considérés traditionalistes, et qui répondent en nuancant autant que possible, à ceux qui se déclarent les représentants d'une vision « novatrice », « décolonisatrice » de l'histoire de l'Afrique. En partant de la déclaration que toute l'histoire de l'Afrique a été le produit d'une longue tradition qui a placé l'Europe au centre du discours, les afrocentristes apportent un changement de perspective ; l'histoire sera écrite cette fois-ci en partant de l'Afrique. Le changement est légitimé par l'affirmation, dans la plus pure manière relativiste, que l'histoire est au bout de compte un domaine des probabilités et non des certitudes et que, dans ce cas, le jeu peut toujours changer d'acteurs.

Les idées afrocentristes sont nées pour servir à une lutte, lutte pour la renaissance de l'Afrique, une renaissance culturelle d'abord, et seulement par la suite économique et politique. Une lutte pour attirer l'attention sur l'apport de la civilisation africaine. Jusqu'il y a quelques années, les idées afrocentristes ont été marginales, mais avec la parution des synthèses sur l'histoire de l'Afrique, où ces idées se retrouvent, et avec leur entrée dans l'attention des cercles spécialisés, la situation a

changé. Les débats actuels sur l'identité collective africaine et sur l'antériorité de la civilisation noire n'opposent pas des chercheurs blancs et des chercheurs noirs. Le discours identitaire panafricain et afrocentriste a trouvé son public surtout en Afrique, mais beaucoup d'afrocentristes sont blancs et beaucoup d'universitaires noirs s'opposent à ces mythes²⁵.

L'histoire a servi des manières très différentes de reconstruire l'identité dans l'Afrique noire. La tâche de ceux qui se sont engagés à écrire l'histoire du continent ou des diverses régions ou États a été (et l'est) complexe et difficile, se trouvant entre les exigences politiques et d'État, celles de la mémoire des communautés et des groupes ethniques et celles des pratiques historiographiques occidentales. Chaque groupe ethnique apporte ses propres mythes et légendes, ses propres régimes de vérité et son propre ordre de discours, difficiles à agencer aux méthodologies occidentales de travail et respectant les exigences politiques et idéologiques des États nationaux encore vivants. Des histoires de toute l'Afrique, qui diffèrent parfois par la manière d'analyser les éléments considérés comme essentiels à la cohérence de l'ensemble, coexistent avec des histoires écrites pour justifier le national et l'éthnique et, maintes fois, un événement ou un fait historique se retrouve identique, mais différemment instrumenté dans des cas, à leur tour, différents.

²⁵ F. X. Fauvelle essaie une définition de l'afrocentrisme dans l'article « Qu'est-ce que l'afrocentrisme ? », *Les Temps modernes*, vol. 53, n° 600, 1998.